

LE MARIAGE

DANS UNE ROSE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. SIMONNIN et B***.

*Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre
de la Gaité, le 25 Mai, 1808.*



A P A R I S.

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre;
boulevard Saint -Martin, N^o. 29, vis-à-vis la
rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.

HORTENSE, jeune veuve.
MARTON, sa suivante.
LE CAPITAINE DUVAL.



ACTEURS.

Mlle. ALERME.
Mad. CHABERT.
M. PASCHAL.

La scène se passe chez Hortense. Le Théâtre représente un jardin, fermé au fond par une grille, au travers laquelle on aperçoit, sur une hauteur, un drapeau qui est censé la demeure du Capitaine.

COUPLÉ D'ANNONCE.

Air : Avec vous sous le même Toit.

Il est mille bouquets flatteurs ;
Mais d'après une loi commune ,
La Rose est la reine des fleurs ;
Et ce soir vous en verrez une.
Cette fleur , éclose pour vous ,
Peut-être un instant saura plaire ;
La Rose , vous le savez tous ,
A bien des droits sur un Parterre .

A V I S .

Tous les exemplaires , non signés de l'Editeur ,
seront réputés contrefaits.

LE MARIAGE DANS UNE ROSE.

SCENE PREMIERE.

MARTON, HORTENSE

MARTON.

Eh bien ! Madame, êtes-vous contente de moi, le bal d'hier soir s'est-il passé comme vous le vouliez ?

HORTENSE.

Très-bien, Marton, tu m'as fait la cour, comme l'amant le plus passionné.

MARTON.

Le capitaine doit être furieux ?

HORTENSE.

Ton costume était fait pour l'effaroucher ; une soubrète en officier...

MARTON.

Et surtout, en officier français.

HORTENSE.

Tu l'as trop tourmenté, ce pauvre Capitaine.

MARTON.

Bah ! bah !

Air : de Téniers.

Tenez, dans le siècle où nous sommes,
Comme l'hymen n'est plus qu'un jeu,
Si l'on veut captiver les hommes
Il faut les chagriner un peu.
A ces messieurs, montrons notre courage,
Lançons contre eux de malins traits.
Tourmentons-les avant le mariage,
Ils nous le rendent bien après.

HORTENSE.

Je crois pourtant que celui que j'ai choisi fera exception.

MARTON.

En ce cas, pourquoi l'avez-vous mis à une si rude épreuve ?

HORTENSE.

Au bal, cela n'est-il pas permis ?

MARTON.

Il vous aime beaucoup, le Capitaine Duval !

HORTENSE.

Et j'espère bientôt le payer de retour ; je n'attends pour cela que le succès de mon petit stratagème ; mais je te le répète, Marton, secondes-moi avec la même adresse.

MARTON.

Soyez tranquille, Madame, vous n'auriez à craindre

de moi qu'un petit remords de conscience, car enfin c'est un homme franc et honnête que ce Capitaine.

H O R T E M S E.

Tu peux faire taire tes scrupules ; je n'agis ainsi que pour le bonheur de celui que je veux épouser ; mon premier mari était jeune et indifférent, j'en veux prendre un à présent qui soit âgé, amoureux et jaloux.

M A R T O N.

Vous ne pouviez mieux choisir que le Capitaine Duval ; il a les trois qualités que vous désirez et je vois que c'est pour savoir s'il est véritablement épris, que vous lui donâtes au bal d'hier, tant de sujets de jalousie.

H O R T E N S E.

S'il se doutait que c'est de toi qu'il fut jaloux !... que c'est toi qui me faisais la cour...

M A R T O N.

Ah ! ah ! ah ! je suis sûre qu'il ne me le pardonnerait jamais. Avec tout cela, c'est fort mal à vous, de m'avoir fait le rival de votre prétendu.

H O R T E N S E.

Pourquoi donc ?

Air : Avec vous sous le même toit.

Quand, sous l'habit d'un officier,
De moi, galamment tu t'approches,
Marton, tu ne peux le nier,
Je suis exempte de reproches.
Pour rendre jaloux ici bas,
L'homme qui sait toucher ton âme,
Plus d'une femme en pareil cas,
Ne choisirait pas une femme.

M A R T O N.

C'est vrai ; mais, Madame n'a sans doute plus besoin de moi ?

H O R T E N S E.

Au contraire, le roman n'est pas fini, il faut que tu te trouves ici dans un moment, comme pour savoir de mes nouvelles ; le Capitaine va bientôt sortir de son pavillon ; l'entrevue sera peut-être un peu pénible pour lui, souviens-toi que tu n'es plus Marton, mais bien le lieutenant Sainte-Luce, l'officier du bal.

M A R T O N.

Oui, mais je me souviens qu'hier votre Capitaine me fit certain signe qui semblait me provoquer...

H O R T E N S E.

N'as-tu pas peur ?

M A R T O N.

Oh ! que non ; Madame, un homme ne me fait pas peur.

H O R T E N S E .

En ce cas, va reprendre ton travestissement, je te laisse.

Air : du *Chapitre second*.

Marton, sois active,
Surtout attentive
A bien me servir ;
Quoique jeune et vive,
Hortense est pensive,
Et n'a qu'un désir.
Ce désir sincère,
Oui, c'est d'être chère
A l'homme de bien
Qu'ici je lutine,

Et que je chagrine,
Mais que j'aime bien.
Pendant son absence
Ne va pas, d'Hortense,
Trahir les sermens ;
Parle avec prudence,
C'est l'inconséquence
Qui perd les amans.
Marton etc.

(Elle sort.)

SCENE II.

MARTON, seule

Allons, allons, je me vois encore officier français
pour une partie de la journée.

Air : de *Rose et Aurèle*.

Mon rôle, au siècle où nous som-
mes,
Doit peu surprendre je crois :
Car, nous voyons bien des hommes
Qui sont femmes quelquefois.
Voyez l'amant ridicule,
Pronant partout ses hauts faits ;
Il se croit presque un Hercule.
Et n'en approchera jamais.

Voyez l'autre fat du jour
Qui pour faire une conquête,
Oublie en frisant sa tête
L'objet auquel il fait sa cour. (bis)
Il donne tout à sa toilette,
Et presque rien à l'amour.
Rien à l'amour.
Oui, oui, sur mon honneur, mon
rôle, etc.

Mineur :

Avec l'habit d'un militaire,
Et son aimable caractère,
J'ai joué plus d'un tour plaisant, (bis)
Chacun doit me donner la pomme,
Oui, je prétends qu'on me renomme,
Hier, au bal j'ai prouvé comme
L'habit ne fait pas toujours l'homme
Car, vous le voyez à présent
Oui, c'est charmant.

Allons, vite reprendre mon rôle et notre costume.

SCENE III.

LE CAPITAINE, MARTON,

LE CAPITAINE.

Ah ! Marton, elle n'est pas là ?

MARTON, à part.

Peste soit de l'importun, il arrive un instant trop tôt.

LE CAPITAINE.

Parbleu ! il faut avouer que je suis bien malheureux.

MARTON.

Est-ce que ma maîtresse vous tient toujours rigueur ?
apprenez-moi donc... (*A part.*) ce que je sais déjà.

LE CAPITAINE.

Ecoute.

Air : de la *Hullin*.

Je vais te raconter ici
La cause du mal qui me presse,
Toi même, tu vas juger si,
L'on peut se comporter ainsi.
Hier, brûlant de tendresse,
Plein d'un amour sans égal,
J'arrive chez ta maîtresse
Elle se rendait au bal ;
Toujours galant, toujours loyal,
A l'y conduire je m'empresse
Sans croire qu'un plaisir bannal
Me deviendrait aussi fatal.
Avec nos billets, d'emblée
Nous entrons dans l'assemblée,
Où la foule rassemblée,
Marchait d'un air amical.
Bientôt on donne le signal.
Le bal commence,
Chacun danse
Mais, pour moi, qui ne dansais
D'Hortense j'admira^{pas}is les pas.
La contredanse finie,
Un jeune officier charmant,

Regarde Hortense et s'écrie :
C'est elle! ah ! l'heureux moment!
Juge de mon étonnement,
Quand sans nulle cérémonie,
Ta maîtresse pour ce galant
Me quitte le bras lestement.
D'un tel affront je me pique,
Je montre mon déplaisir ;
Mais, son rire satyrique,
Achève de me trahir ;
De me venger ayant désir,
Comme la chose se pratique
A l'officier, pour le punir,
Je fais un signe de sortir.
Mon jeune officier s'arrête,
Et d'un air moins martial,
Me voyant l'âme inquiète
Mon très-obligeant rival,
Me dit : " Va, ne crains aucun
mal,
,, Sors, nous punirons la coquette."
Et je quittai soudain le bal,
Où je reçus si bien le bal.

MARTON.

Tant de légèreté de la part d'Hortense a dû vous faire
bien de la peine ; mais connaissez-vous cet officier ?

LE CAPITAINE.

Non, il était masqué... son uniforme et son grade, me
font seuls soupçonner... après mes procédés... Hortense!
Hortense ! que votre conduite est injuste à mon égard.

MARTON.

(*A part.*) Continuons de le désespérer. (*Haut.*) Telle
est ma maîtresse, tous les objets la frappent, mais,
aucun ne saurait la fixer une minute.

LE CAPITAINE.

De sorte quelle est coquette ?

MARTON.

Sans le vouloir... quand je lui parle de sa légèreté, elle
me répond en riant...

Air : *ça fait toujours plaisir.*

Les atans, pour me plaire,
Feraient de vains efforts ;
Dans mon humeur légère
Je ris de leurs transports.

Je sais par circonstance
Allumer leur désir,
Et j'ai la jouissance
De les faire souffrir;
Ça fait, ça fait toujours plaisir.

LE CAPITAINE.

Joli plaisir, ma foi, désespérer un honnête homme.

MARTON.

Ah, mon dieu oui, et voilà ce qu'elle appelle conserver
la liberté de son cœur.

LE CAPITAINE.

Non, Hortense ne m'aime pas; je ne veux, je ne dois
jamais la revoir.

MARTON.

Vous ferez bien.

LE CAPITAINE.

Marton?

MARTON.

Monsieur?

LE CAPITAINE.

Hortense va sans doute se rendre ici?

MARTON.

Elle ne peut tarder.

LE CAPITAINE.

Laisse-moi seule avec elle.

MARTON.

Jolie manière de rompre avec une femme..

LE CAPITAINE.

C'est ma manière à moi.

(On sonne.)

MARTON.

Pardon ma maîtresse m'appelle.

LE CAPITAINE.

Encore un mot...

SCENE IV.

Les Mêmes, HORTENSE.

HORTENSE.

Et bien? Marton. (Bas.) Et le déguisement, oublies-tu?

MARTON.

Non madame, et je cours...

(Elle sort.)

SCENE V.

HORTENSE, LE CAPITAINE.

HORTENSE.

Ah! c'est vous, capitaine?

LE CAPITAINE, froidement.

Oui, madame, je n'ai pas voulu quitter cet endroit
sans vous faire mes adieux.

HORTENSE, *à part.*

Voyons un peu l'effet que la scène du bal aura produit sur lui... (*Haut.*) Je vous croyais loin de ces lieux...

LE CAPITAINE.

Il est plus facile de se rapprocher de vous que de s'en éloigner.

HORTENSE.

Mais, par quelle fatalité se fait-il que vous soyez véritablement amoureux de moi.

LE CAPITAINE.

Ma foi ! je n'en sais rien, mais je le suis.

HORTENSE.

Je croyais que ce n'était qu'un enfantillage.

LE CAPITAINE.

Vous vous êtes trompée, je parlais sérieusement.

HORTENSE.

Qui vous a dit que je ne vous aimais pas.

LE CAPITAINE.

Mais cet officier, hier au bal ?..

HORTENSE.

Cet officier me fit danser ; je ne vois rien de mal à cela. D'ailleurs c'est votre faute, vous savez combien j'aime la danse ?

LE CAPITAINE.

Je ne le sais que trop.

HORTENSE.

Air : À Paris, et loin de sa mère.

Vous avez de la prévoyance,
 Vous êtes aimable, galant,
 Vous avez de la complaisance,
 Vous possédez plus d'un talent.
 Votre amour me paraît sincère,
 Vos procédés très-déliçats,
 Avec cela, vous pourriez plaire,
 Mais, mon cher Duval, vous ne dansez pas.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas ma faute.

HORTENSE.

même air.

A mes goûts, votre goût s'arrange,
 Vous êtes docile vraiment,
 Vous faites des vers comme un ange
 Vous les chantez passablement,
 Vous avez un bon caractère,
 Galamment vous suivez mes pas,
 Avec cela, vous pourriez plaire,
 Mais, mon cher Duval, vous ne dansez pas.

LE CAPITAINE.

Vous dansez pour nous deux, vous madame.

Air : *du pas redoublé.*

Le bal a pour vous des attraits ,
Moi, j'aime peu la danse ,
Et cependant aux lourds anglais
J'ai montré la cadence.
On m'a vu , dans mille combats ,
Briller avec les nôtres ;
Morbleu ! si je ne danse pas ,
J'en ai fait danser d'autres.

HORTENSE , *à part.*

Il se pique, tant mieux.

LE CAPITAINE.

Savez-vous, Madame, que j'ai des preuves de votre amour ?

HORTENSE , *riant.*

Des preuves de mon amour ? Vous me faites trembler ?

LE CAPITAINE.

Ne m'avez-vous pas répété cent fois, que vous me voyiez avec plaisir ?..

HORTENSE.

Ceci n'engage à rien.

LE CAPITAINE.

Vos yeux ne semblaient-ils pas me dire d'espérer ?

HORTENSE.

Si mes yeux sont des menteurs, deviez vous les croire.

LE CAPITAINE.

De jolis yeux peuvent donc mentir ?

HORTENSE.

Tout comme les autres.

LE CAPITAINE.

Je m'en aperçois.

Air : *Héros d'amour, touchant modèle.*

Un vieil adage qu'on proclame ,
Nous dit qu'en mainte occasion
Les yeux sont le miroir de l'âme ,
Moi je blâme ce vieux dit-ton.
Miroir de l'âme d'une belle ,
Un souffle , hélas ! vous ternira ,
Le plus beau de ces miroirs là
N'est pas toujours le plus fidèle.

HORTENSE.

même air.

Sur une pensée incertaine ,
Pourquoi juger de votre sort !
Mais, voyez un peu , Capitaine ,
Comme les yeux nous font du tort.
Ceci n'est qu'une bagatelle ;
Que vous importe en cet instant
Que mes yeux aient l'air inconstant ,
Pourvu que mon cœur soit fidèle ?

LE CAPITAINE.

Quel ton vous prenez pour parler le langage du sentiment ? Ecoutez, Hortense, vous êtes jeune, inconséquente, mais, je vous crois un bon cœur ; je fus l'ami de votre famille, je vous aime ; et si vous daignez répondre à mes désirs, nous serons bientôt mariés. Quant à ma manière de vivre la voici :

Air : *De la Rosière.*

Je suis militaire,
Et mon caractère
Jamais ne s'altère
D'un moindre tourment.

La sagesse austère
Fatigue sur terre ;
Aussi je fais taire
Son froid sentiment.

Toujours content,
Toujours inconstant,
J'amuse le tems,
Et charme mes instans.
Tous mes désirs
Deviennent plaisirs
Tour à tour,
Chacun à son tour.

Oui, tout me pénètre,
Seul à ma fenêtre,
Dès que je vois naître
L'aurore, gaîment
Je cours à ma barque,
Et si je m'embarque,
Je pêche ;
La pêche
Est mon amusement.

Bientôt après,
Rentrant tout exprès,
Mon bonheur complet,
Le repos me plaît.

Sur le midi,
Par trop engourdi,
Sans efforts,
Alors,
Je m'endors.

Quand la faim m'agace,
Je vais à la chasse ;
Hors du bois je chasse
Le lièvre ou le daim :
Si par fois la goutte,
De tout me dégoutte,
Je bois une goutte,
Et suis guéri soudain.

Sans être faux,
Avec ces défauts,
Je suis très-parlant,
Et fort peu galant.
Seule à l'écart,
Réfléchissez ; car
Voilà trait pour trait
Mon portrait.

HORTENSE, à part

Prenons ma revanche. (*Haut.*) Je puis aussi vous mettre au courant de ma manière de vivre ; la voici :

même air.

Je suis jeune veuve,
Et dans mainte épreuve
J'aime à faire preuve
De frivolité.

On le voit, je pense,
Par l'argent immense
Qu'ici je dépense
En futilité.

L'instant du bal
M'offre le signal
D'un plaisir banal
Pour moi sans égal ;
En général,
Par goût idéal,
Bien ou mal
Je monte à cheval.

Suis-je en amazone
Ma taille mignonne
Toujours aiguillonne
L'amant exigeant ;
Et pour ma toilette,
Ai-je quelque dette,
Vite à la roulette
Je perds mon argent.

En maint endroit,
Un galant adroit,
Dont l'esprit est droit,
Croit avoir le droit
D'être vainqueur
De tout jeune cœur ;
Mais du plus épris
Moi, je ris.

Dussé-je déplaire,
Je suis très-colère,
Si l'on n'accélère
Tout ce que je veux.
L'esprit qui m'éclaire,
Jamais ne tolère ;
C'est une galère
Que servir mes vœux.

Sans parler faux ;
Avec ces défauts,
J'écris des romans
Et des vers charmans ;
Seul, à l'écart.
Réfléchissez, car
Voilà trait pour trait
Mon portrait.

(Elle sort.)

S C E N E VI.

LE CAPITAINE, seul.

Oh ! vraiment ce dernier trait m'attère !.. Que de légè-
reté !.. Moi, qui me croyais aimé ! Comme je m'a-
busais !..

Air : Ne crois plus à mon trépas.

Point de regrets impuissans,
Le cœur d'une femme aimable
Est un livre indéchiffrable,
Dont on cherche en vain le sens.
Par fois la femme veut faire
Du sentiment un mystère.
L'amant seul qui sait lui plaire
Peut voir son cœur tel qu'il est ;
Et souvent, dans son délire,
Tel qui croit y savoir lire.
Est encore à l'alphabet

S C E N E VII.

LE CAPITAINE, MARTON en officier.

MARTON, n'ayant pas l'air de voir le capitaine.

Marton ? la charmante veuve est-elle visible ?... Ah !
mon capitaine, je vous salue.

LE CAPITAINE, à part, après lui avoir rendu son salut.

Eh mais !... c'est mon officier d'hier soir...

MARTON.

Moi-même, capitaine, je viens voir Hortense... c'est
bien la plus aimable veuve que je connaisse...

LE CAPITAINE, à part.

C'est un petit fut que cet officier, il faut l'effrayer...
(Haut.) Sais-tu bien, jeune homme, que je suis peut-
être en droit de te demander le motif de ta visite chez
Hortense ?

MARTON, à part.

Il me tutoie déjà ?... Eh bien, il est familier... (Haut.)
Le motif de ma visite ?... Comment, capitaine, tu ne le
devines pas ? . . .

LE CAPITAINE, surpris d'être tutoyé.

Quest-ce que cela veut dire ? . . .

MARTON.

Air : Toujours de trinquer avec vous.

Je vis, Hortense dès hier,
Elle est jeune, elle est belle,
Et tu me demandes, mon cher,
Pourquoi je viens chez elle;
Assez d'autres fois,
Mes rivaux, je crois,
M'ont ravi ma Lucrèce,
Je viens en ce jour,
Pour faire à mon tour
Ma cour
A ta maîtresse.

LE CAPITAINE.

Monsieur l'officier plaisante sans doute ?

MARTON.

Je ne plaisante pas... Quand il s'agit d'Hortense,
pourtant. . . .

Même air.

Ne croit pas que, suivre sa loi,
Soit ce que je désire,
Car, au contraire c'est pour moi
Que je veux qu'on soupire.
D'objets enchanteurs,
On a vu les cœurs
Soumis à mes prouesses,
Et dans mes amours,
Moi, je suis toujours
Maître de mes maîtresses.

LE CAPITAINE.

C'est bien d'un fat.

MARTON.

Que voulez-vous mon capitaine, on sait ce que l'on
peut valoir et on le dit quelquefois aux belles qui se con-
naissent en mérite.

LE CAPITAINE.

Air : du vaudeville de la Banqueroute du Savetier.

Je vois bien qu'à chaque beauté,
Tu sais parler de ton mérite,
Mon cher, tant de fatuité,
Au beau sexe déplaît bien vite.
Pour rendre un entretien plus doux,
Près d'une femme jeune et belle,
Ne lui parlons jamais de nous,
Mais sachons toujours parler d'elle.

MARTON.

A la bonne heure, mais il n'est pas mauvais de dire
en passant un petit mot pour soi.

LE CAPITAINE.

Jolie maxime!

MARTON.

Ceux qui la suivent ne s'en portent pas plus mal;

d'abord ils sont légers, volages, inconstants à l'excès, et l'inconstance est un bon spécifique contre l'ennui.

Air : *du vaudeville de l'Intrigue dans la hotte.*

S'il est vrai que la jouissance,
Soit le tombeau de nos plaisirs,
Il est prouvé que l'inconstance
Ramène de nouveaux désirs.
Pour ne pas se laisser surprendre,
Envers l'amour pour s'acquitter,
Au moment où l'on veut se prendre
On doit songer à se quitter.

LE CAPITAINE.

Songez donc à quitter Hortense.

MARTON.

Je craindrais de la mettre dans l'embarras.

LE CAPITAINE.

Vous vous croyez donc un sujet bien difficile à remplacer ?

MARTON.

Cela se pourrait aux yeux de ma maîtresse... (*A part, vivement.*) Dieu ! j'ai pensé me trahir.....

LE CAPITAINE, *surpris.*

Votre maîtresse ?

MARTON.

Oui, ma maîtresse.

LE CAPITAINE, *plus surpris.*

Hortense, est votre maîtresse ?

MARTON.

Oh ! il y a déjà long-temps.

LE CAPITAINE.

Je vous prie de cesser ce persiflage.

MARTON.

Ah ! de grace laissez-moi rire.

LE CAPITAINE.

Comment ? rire de moi.

MARTON.

Que voulez-vous, je ne trouve rien de voluptueux comme de m'amuser d'un amant qui soupire.

LE CAPITAINE.

Jeune homme ! vous oubliez . . .

MARTON.

Non, non ; je n'oublie rien ; je rirai tant que je pourrai ! . . .

Air : *Eh ma mère est-c' que j'sais ça.*

Pour excuser ma conduite,
Qui vous choque en ce moment,
Permettez que je vous oite
Les vers d'un auteur charmant :

Il disait d'un air bien tendre :
" S'affliger est un abus ,
" Bientôt lorsqu'il faut descendre
" Aux lieux où l'on ne rit plus. „

LE CAPITAINE.

C'en est trop, si votre amour couronné vous donne le droit de me persiffler, il me donne aussi le droit de vous en demander raison.

MARTON.

Ah! ça êtes-vous fou? Un duel entre nous deux!... c'est charmant; cela m'amusera beaucoup.

LE CAPITAINE.

C'est ce que nous verrons au rendez-vous.

Air : *C'est la petite Thérèse.*

Dans un endroit solitaire
Bientôt vous suivrez mes pas ;
Monsieur l'officier, j'espère
Que vous n'y manquerez pas.

MARTON.

Ayez-en la certitude ,
Je crains peu votre courroux ,
Je n'ai pas pour habitude
De manquer un rendez-vous.

LE CAPITAINE, *à part.*

Mais c'est un petit diable!... Effrayons-le. . . .

Air : *du vaudeville du Procès.*

Allons nous battre, suivez-moi,
En vous je vois mon adversaire..

MARTON, *gâinment.*

Cela vient à propos ma foi,
Justement je n'ai rien à faire.
Eloignant par précaution
Les chagrins qu'un autre se forge,
J'ai besoin de distraction
Allons nous couper la gorge.

SCENE VIII.

Les Mêmes, HORTENSE.

HORTENSE, *tenant un bouquet de roses.*

Doucement, messieurs, vous ne vous battez point; je vous le défends. Quoi! vous porter à de pareils excès chez une femme! . . .

MARTON, *à Hortense.*

Il était tems que vous vinssiez; je commençais à être dans un terrible embarras.

LE CAPITAINE.

Pardon, Madame, ce jeune insensé m'a fait oublier que j'étais chez vous.

HORTENSE, à Marton:

Y penses-tu, Marton?... Tu pousses les choses trop loin aussi.

LE CAPITAINE.

Où, dans ses plaisanteries, il a outrepassé les bornes... Mais nous ne serons pas toujours ici.

HORTENSE.

Calmez-vous, capitaine, calmez-vous. Ne voyez vous pas que cet officier n'est qu'un très-jeune homme.

LE CAPITAINE.

Qui selon vous, mérite beaucoup d'indulgence? . . .

HORTENSE.

Assurément.

LE CAPITAINE.

En ce cas, Madame, dès ce moment, quoiqu'il m'en coûte, je dois renoncer à vous. L'ancienne amitié qui me liait à votre famille, m'avait fait oser me présenter chez vous, vous me semblâtes vouloir un époux qui brillât plus par les qualités du cœur que par les graces de la jeunesse : mais vous avez changé de sentimens, et comme je n'ai pu changer ni d'âge ni de caractère, je me vois forcé de vous fuir pour toujours. Adieu, Madame, adieu !

(Il sort; Marton et Hortense restent saisies d'étonnement.)

SCENE IX.

MARTON toujours en officier, HORTENSE.

HORTENSE, piquée.

Eh bien, Marton?... voilà votre ouvrage... je vous en félicite ?

MARTON.

Quoi, madame, n'ai-je pas conduit cela. . .

HORTENSE, avec humeur.

Ah !... on ne peut pas plus maladroitement.

MARTON.

Ne m'aviez-vous pas dit. . .

HORTENSE.

Je vous avais engagée à donner au capitaine un peu de jalousie qui me laissât voir son amour.. mais non pas à l'éloigner de chez moi.

MARTON.

Ah, soyez tranquille, Madame.

Air : du vaudeville de l'Asthénie.

De celle qui aime, un galant
Ne s'éloigne, hélas ! qu'avec peine ;
A rompre l'on est toujours lent.
Ainsi pense le capitaine,

Avant qu'il vous quitte à jamais,
Nous avons encor de la marge ;
Il est militaire français ,
Il reviendra vite à la charge.

HORTENSE, *se radoucissant.*

A la bonne heure, mais voilà tout mon plan dérangé...
mon dieu ! mon dieu !

MARTON.

Il est peut-être encore facile..... de...

HORTENSE.

Mais non du tout ; mes projets ne peuvent plus
s'exécuter..... quelle contrariété !

MARTON.

Quels étaient donc vos projets ?

HORTENSE.

Tout est perdu.... il n'y faut plus songer.

MARTON.

Pourtant.... si madame voulait me dire....

HORTENSE.

J'avais une idée... peut-être un peu extravagante, mais
qui pouvait être excusable : dans mon enfance, mon père
exigeait que je portasse à son ami le Capitaine, un bouquet
le jour de sa fête : j'avais dix ans au plus lorsque le Capi-
taine partit pour un long voyage, ce qui nous fit renoncer,
à un usage dont je me plaisais à lui rappeler aujourd'hui
le souvenir.

MARTON.

Et c'était-là votre idée ?... vous ! donner un bouquet au
Capitaine ?

Air : de la Piété Filiale.

Il fut le protecteur discret
De l'auteur de mon existence.
Ne puis-je pas, avec reconnaissance,
Modestement lui donner un bouquet.
Mais ce bouquet qui doit lui plaire ?
A plus d'un titre assurément ;
Je ne veux pas l'offrir à mon amant.
Je l'offre à l'ami de mon père.

MARTON, *finement.*

C'est plus décent.

HORTENSE.

Oui, dans cette occasion, je le regarde comme un
bienfaiteur, comme un ancien ami de ma famille.

MARTON.

Eh bien, tout n'est pas perdu, comme vous le disiez.

HORTENSE.

Oui, le moyen à présent de lui remettre ce bouquet.

MARTON.

Ah ça, mais, entendons-nous, Madame, c'est donc
aujourd'hui la fête de votre amant ?

HORTENSE.

Et sans doute... ce bouquet que j'avais préparé...

MARTON.

Que ne le disiez-vous donc tout de suite... donnez-moi votre bouquet, et reposez-vous sur moi du soin d'en parer le cher Capitaine.

HORTENSE, *comme indécise.*

Eh bien, tiens.. fais ce que tu voudras.... tu viendras me rendre compte de ton entreprise.

MARTON.

Oui, madame.

HORTENSE.

Sois prudente. (*elle sort.*)

SCENE X.

MARTON, *seule.*

Soyez tranquille, ma chère maîtresse; votre sort et votre bouquet sont entre bonnes mains... et bientôt... vous verrez.... mais allons trouver le Capitaine, et offrons-lui ces fleurs (*Ici le Capitaine paraît. Marton regarde les fleurs.*) elles sont jolies...

SCENE XI.

MARTON, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *à part*

Portons-lui ces fleurs! ... il n'y a pas de doute c'est à Hortense... et ce diable d'amour qui me ramène ici!

MARTON.

(*ne voyant pas le Capitaine.*)

Oui, mais que lui dirai-je en lui offrant ce bouquet..

LE CAPITAINE, *à part*

Attends, attends, je vais te l'apprendre ce que tu lui diras...

MARTON.

Enfin nous verrons. (*Elle va pour sortir.*)

LE CAPITAINE, *l'arrêtant.*

C'en est trop vous ne sortirez pas.

MARTON.

Pardon, monsieur le Capitaine, je ne voulais que porter ce bouquet à sa destination, mais...

LE CAPITAINE.

Non, vous ne le porterez pas à sa destination... (*Il lui arrache le bouquet de manière qu'il tombe et qu'un portrait qui y était caché, reste dans les mains du Capitaine.*)

MARTON, *à part.*

Il y est. (*Elle s'éloigne un peu.*)

LE CAPITAINE.

Que vois-je ?... un portrait ! c'est celui d'Hortense.

MARTON, *à part.*

Ah ! ma chère maîtresse !... c'est ainsi que vous souhaitez la fête à un bienfaiteur.

LE CAPITAINE.

Quelques mots sont écrits au bas de ce portrait ; lisons t (*Il lit.*) à celui que j'ai choisi pour mon époux !... bouquet offert par l'amitié, à l'ancien protecteur de ma famille.

Dieux !... quelle surprise !.. je n'en puis douter ; c'est à moi que cela s'adresse. Hortense que vous me semblez aimable ! mais par quel hasard... cet officier...

SCÈNE XII, et dernière.

LE CAPITAINE, MARTON toujours en officier-
HORTENSE.

HORTENSE, *bas à Marton.*

Eh bien ?...

MARTON.

Ah ! il est enchanté... jouissez de sa surprise ; et montrez-vous.

LE CAPITAINE, *à part*

Mais tout ce qui s'est passé n'est donc qu'une épreuve...

HORTENSE, *s'approchant.*

Oui, mon cher capitaine ; pardonnez à une femme qui ne vous a rendu jaloux que pour s'assurer de votre amour, dont elle ne peut plus douter. . quant à ce jeune officier, votre rival, ce n'est que ma soubrette.

LE CAPITAINE.

Je ne puis répondre qu'en laissant voir le plaisir que j'éprouve... je sens qu'il surpasse le chagrin que vous m'avez causé... mais avec quelle finesse, avec quelle grâce vous m'avez tourmenté ! . . .

HORTENSE.

Ne m'en voulez pas, capitaine.

LE CAPITAINE.

Je ne reviens pas de ma surprise !... trouver votre portrait dans une rose. . .

HORTENSE.

Ai-je mal choisi son enveloppe ?

LE CAPITAINE.

Non, parbleu !

Air : J'aime la force dans le vin

Dans un salon, dans un boudoir,
Hortense, vous savez nous plaire ;
Et dans une rose ce soir
Vous n'avez pas un sort contraire :
Dans une rose en vous voyant,
Chatun s'écrira, je le gage,
Hortense voulut un moment
Se renfermer dans son image.

HORTENSE.

Pas tant de galanterie ; songez donc que vous allez être mon époux.

LE CAPITAINE.

Je dois quelque chose à Marton, et je la récompenserai.

MARTON.

Quand vous voudrez, monsieur le capitaine, mais notre rendez-vous ?

LE CAPITAINE.

Il est nul ; l'ennemi qui en était la cause vient de Capituler.

MARTON.

Avouez du moins qu'il s'est bien défendu ?

LE CAPITAINE.

Trop bien. Mais ne songeons qu'à mon bonheur, je n'oublierai de ma vie que c'est à une rose que j'en suis redevable.

VAUDEVILLE

Air : de Michel Gervantes.

Par sa fraîcheur, par sa jeunesse,
Femme nous plaît et nous séduit ;
Aimable encor dans sa vieillesse,
Elle nous charme par l'esprit :
Malgré les maux que l'âge cause,
Lorsqu'un époux avec raison
Sait voir dans sa femme une rose,
Sa rose est toujours de saison.

MARTON.

Que de roses l'on voit sans cesse à
Aussi, d'après nos goûts nouveaux,
Un auteur en met dans sa pièce,
Un peintre en met dans ses tableaux
Plus d'une femme par méthodes
Place une rose sur son front,

Et grace aux marchandes de modes ,
Sa rose est toujours de saison.

H O R T E N S E .

Une veuve encor jeune et tendre
Peut faire de nouveaux sermens ;
Mais lorsqu'elle veut trop attendre ,
Elle doit tout craindre du temps :
Quand viennent ses métamorphoses
Femme reste dans l'abandon ;
Et du mariage , les roses
Ne sont pas toujours de saison.

M A R T O N , *au Public.*

Les roses que le printemps donne
De nos jardins sont le trésor ;
Mais quelquefois on en moissonne
Dans les autres saisons encor :
Ainsi , quoique le censeur glose ,
Messieurs , ici nous espérons
Que vous verrez dans notre rose
La rose des quatre saisons.

20 JY 67
F I N .

ERRATUM.

Page 2, lignes 6 et 7, il y a : *au travers laquelle*, lisez :
A travers laquelle, etc.